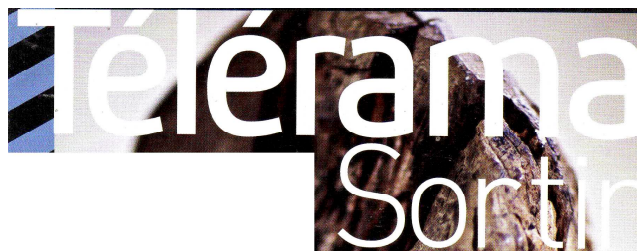


La Banalité du mal
Articles de presse



Théâtre

SÉLECTION CRITIQUE PAR
SYLVIANE BERNARD-GRESH

Christine Brückner, auteure allemande, imagine Eva Hitler, née Braun, le 30 avril 1945, à quelques heures de son suicide. Celle-ci (...) fait revivre des épisodes de sa vie : des propos mondains sur le décolleté des femmes, sur le champagne, quelques mots glissés entre

deux « potins ». (...)

Avec **parfois une distance froide, parfois une hystérie sourde**, l'actrice fait entendre le décalage délirant entre la banalité des paroles et les circonstances où elles sont prononcées. (...) Elle fait entendre **le poids du non-dit, de la culpabilité, de l'angoisse.**

« Regardez-moi », semble-t-elle souffler. Qui suis-je ? Une amoureuse aveugle ? Un monstre ? Une folle ? Et vous, où en êtes-vous avec le mal ? **TT**

Télérama sortir, du 13 au 19 Avril 2011, supplément à *Télérama* n°3196 ; du 4 au 10 mai 2010 - N°3199 ; du 11 au 17 mai 2011 - N°3200

LA BANALITÉ DU MAL

De Christine Brückner, mise en scène de Jean-Paul Sermadiras. Durée : 1h. Jusqu'au 19 mai, 21h (du mar. au jeu.), la Manufacture des Abbesses, 7, rue Véron, 18^e, 01-42-33-42-03. (13-24 €).

TT Christine Brückner, auteure allemande, imagine Eva Hitler, née Braun, le 30 avril 1945, à quelques heures de son suicide. Celle-ci se confie à un jeune lieutenant et fait revivre des épisodes de sa vie : des propos mondains sur le décolleté des femmes, sur le champagne, quelques mots glissés entre deux « potins ». Patricia Thibault, actrice franco-allemande, a traduit et adapté ce texte dont le titre est tiré tout droit de Hannah Arendt. Avec parfois une distance froide, parfois une hystérie sourde, l'actrice fait entendre le décalage délirant entre la banalité des paroles et les circonstances où elles sont prononcées. Avec sa respiration souvent coupée et haletante, elle fait entendre le poids du non-dit, de la culpabilité, de l'angoisse. « Regardez-moi », semble-t-elle souffler. Qui suis-je ? Une amoureuse aveugle ? Un monstre ? Une folle ? Et vous, où en êtes-vous avec le mal ?

LE FIGARO · fr

Par Cécile Strouk

Hitler : une intimité dévoyée

(...) C'est de cette destruction que traite Christine Brückner dans *La Banalité du Mal*, aujourd'hui adapté au théâtre par la compagnie Pas Sage. Via ce monologue qu'elle prête à Eva Braun, l'intellectuelle allemande dit **toute la difficulté d'être la femme d'un tel homme. Les frustrations engendrées par son absence, ses mises à distances, sa domination narcissique, le manque d'estime de soi qui en découle. La solitude, la dépression, la dépersonnalisation** – Hitler souhaitait qu'elle abandonne la cigarette, la photographie, le vin, la viande. Toutes ces choses qu'elle aimait tant. (...)

Cette pièce dure peu. A peine une heure, pour résumer presque 16 ans d'une existence "commune". On appréciera la justesse de ce décalage qui montre finalement le peu de choses à dire sur la vie intime d'Hitler : elle reste, même pour celle qui a partagé sa vie, insondable, énigmatique. Comme... problématique.

Le Figaro.fr, 1^{er} avril 2011

Le Monde.fr

Par Evelyne Tran, *Théâtre au Vent*

... Pendant l'holocauste, Eva BRAUN, retranchée dans son blocus, vivait tout à fait normalement, elle tricotait comme Pénélope. Elle était une figure de magazine, digne des journaux à l'eau de rose, des romans de Barbara Cartland, elle vivait un conte de fée, puisqu'elle était l'élue du Prince. Incroyable ! (...)

Eva Braun, la belle Eva a figure humaine, elle n'a pas de signe particulier ; si elle n'avait pas rencontré Hitler, elle aurait été noyée dans la masse. En vérité, son signe particulier c'est d'être assez insignifiante. Mais à travers cette figure, c'est la nôtre que tente de soulever l'auteur de cette pièce « La banalité du mal ».

Eva n'a qu'une petite lueur dans sa tête, son amour pour le Führer. Probablement, elle a ce point commun avec Hitler, l'effervescence narcissique. Mais dans ce monologue, le personnage d'Eva Braun, représente tout un chacun (ce qui dit de nous que nous sommes humains) face à l'imminence de la mort. (...) **Pendant une heure, dans l'antichambre de la mort, un salon de couleur rouge et noir, ce petit papillon qui s'est brûlé les ailes sous l'oeil flamboyant d'Hitler, racontera sa vie d'éphémère, de petite femme fleur bleue qui lâche des confidences banales, avec quelques accents d'une Marie Antoinette, coupable seulement d'avoir été là sur le lieu du « crime » (...).**

Reste l'émotion... Elle est palpable à travers (...) la mise en scène sobre et pénétrante de Jean-Paul Sermadiras. Le puzzle de la solitude du personnage se déploie devant nous comme des morceaux de miroir déteint ou des petits cristaux de vie qui ne peuvent laisser insensibles alors même qu'ils résonnent sous les pans de velours rouge et noir du boudoir de la mort.

Le Monde.fr, 1^{er} avril 2011



Par Evelyne Sellés-Fischer

Manière originale d'appréhender une page d'histoire, la pièce illustre ce concept d'Hannah Arendt selon lequel monstres et tortionnaires ne sont que des êtres comme les autres. Cette banalité doit conduire à ne pas laisser l'inhumanité l'emporter sur ce qui nous fait humains. (...)

Tandis que les combats font rage (on n'entend pas les bombardements mais une ambiance récréée par des ondes, des fréquences), celle que le Führer appelait *Tschappel*, « petite idiote » (...) parle sans émotion de l'attentat à la *Bürgerbräukeller*, du luxe du *Berghof* (marbre de Carrare et maison de thé) en passant par le chien d'Hitler sur lequel il a testé le cyanure, les enfants de Goebbels (« *On aurait dû sauver les enfants* »), le survol de Munich après une attaque aérienne qui lui rappelait *Autant en emporte le vent*..., évoquant à peine les camps de concentration (« *Je ne peux quand même pas m'occuper de tout* »).

Elle reprend en leit-motiv « *Je sais qu'un jour un miracle aura lieu* » (une chanson de Zarah Leander qu'Hitler admirait), et conclut que, elle disparue « *c'est peut-être une autre actrice qui jouera le rôle d'Eva Braun* ».

Voilà qui est fait... Celle qui était au courant mais ne se mêlait de rien, interpelle le public : ne pas agir ne nous dédouane pas mais fait de nous des coupables complices. **J. Paul Sermadiras qui s'intéresse à la résonance de la banalité du mal aujourd'hui, choisit de ne pas recréer le bunker.**

Le rouge domine sur une scène neutre, rouge du sol, de la chaise où s'assied Eva qui devient un élément du théâtre, sur un fond sonore créé par Pascale Salkin.

Historia, 7 mars 2011

★★★★☆ Par Valentin Portier

Recluse dans son bunker, peu après son mariage avec Hitler et peu avant son suicide avec lui, Eva Braun attend. Eva Braun, l'amoureuse, la compagne du Führer, la complice du mal ?

Le titre de la pièce, 'La banalité du mal', est une allusion au concept forgé par Hannah Arendt lors du procès Eichmann, responsable logistique de la solution finale. **Eva Braun serait-elle une Eichmann en robe de soie noire qui chante, trinque à notre santé, aime ses chiens et frémit sous les bombes ?** Christine Brückner, dramaturge allemande peu connue en France, a déjà imaginé Desdémone dans la chambre d'Othello, avant l'issue dramatique. Elle a aussi inventé les confessions de Clytemnestre auprès de la dépouille de son mari. Le monologue d'Eva Braun s'inscrit donc dans une lignée de femmes meurtries ou meurtrières. (...)

Dans un décor rouge sang et noir de suif, Eva converse avec un officier imaginaire sur le ton de celle qui parle de la pluie et du beau temps. Tout y passe : sa rencontre et son amour sans borne pour « Mein Führer », ses robes ; ou comment Adolf teste le cyanure sur son chien préféré. Les camps, ça ne la regardait pas. Pompadour teutonne, oui, mais l'influence politique en moins. Devant les horreurs proférées, on se surprend à plaindre la solitude dorée de cette femme naïve, sinon bête. **Mais au fond, tout cela n'est que du théâtre, semble nous signifier Sermadiras en brisant d'emblée le « quatrième mur ».** (...). **Eva Braun le dit, après sa mort : « une autre actrice jouera Eva Braun. »**



Eva Braun. Qui se cachait vraiment derrière ce visage et ce sourire un peu moqueur ? Cette femme reste un mystère... Pendant des années, personne ne soupçonna son existence aux côtés d'Hitler... D'abord secrétaire admirative puis maîtresse compatissante, elle finit par épouser le Führer qui décida de lui offrir une ampoule de cyanure en guise de cadeau de mariage. Frivole et insouciant, elle vécut comme une princesse, préférant fermer les yeux sur l'atrocité. (...) **Tantôt victime, tantôt monstre, Eva Braun reste insaisissable. Voilà enfin qui tape dans le mille, car reprenant le concept de Hannah Arendt, Christine Brückner, avec cette pièce, n'a qu'un seul but : questionner la monstruosité de l'homme, en l'occurrence ici celle de la femme, à travers toute sa banalité.**



Eva Braun. Qui se cachait vraiment derrière ce visage et ce sourire un peu moqueur ? Cette femme reste un mystère... Pendant des années, personne ne soupçonna son existence aux côtés d'Hitler... D'abord secrétaire admirative puis maîtresse compatissante, elle finit par épouser le Führer qui décida de lui offrir une ampoule de cyanure en guise de cadeau de mariage. Frivole et insouciant, elle vécut comme une princesse, préférant fermer les yeux sur l'atrocité. C'est la première fois que le texte de Christine Brückner est joué en France. Malheureusement, il nous laisse incontestablement sur notre faim. On a l'impression sensation, au sortir de la salle, de n'en savoir guère plus qu'à notre entrée. L'auteur brosse un portrait somme toute superficiel d'Eva Braun, sans vraiment chercher à aller au fond des choses... Ce qui sedit par contre, c'est l'interprétation de Patricia Thibault. Le choix d'une comédienne franco-allemande pour le rôle est évidemment un bon point. Il permet de faire fonctionner le principe d'identification

et crédibiliser le personnage historique interprété. Au théâtre, l'avarice de la contextualisation n'est pas ce qu'il y a de plus aisé. Malgré quelques trouvailles - on pense notamment à la succession de coupes de champagne à travers le rideau -, la mise en scène de Jean-Paul Sermadiras peine à apporter une véritable tension dramatique. Patricia Thibault parvient pourtant à tirer avec une certaine élégance son épingle du jeu. Par sa sobriété, elle tient en haleine le spectateur et suscite chez ce dernier un sentiment confus oscillant entre répulsion et compréhension... Tantôt victime, tantôt monstre, Eva Braun reste insaisissable. Voilà enfin qui tape dans le mille, car reprenant le concept de Hannah Arendt, Christine Brückner, avec cette pièce, n'a qu'un seul but : questionner la monstruosité de l'homme, en l'occurrence ici celle de la femme, à travers toute sa banalité. ■

D.D.
Manufacture des Abbesses
Renseignements page 41.

Culture

Comment une femme a-t-elle pu aimer Hitler au point de rester indifférente à sa politique et se suicider avec lui, le 30 avril 1945, un jour après leur mariage ? Tel est **le sujet aussi captivant que perturbant** qu'aborde la romancière allemande Christine Brückner dans *La banalité du mal*. (...) qui brosse **le portrait complexe, y compris sur scène, d'Eva Hitler-Braun. Amoureuse inconditionnelle, fidèle bien que consciente des atrocités perpétrées par le Führer, la figure d'Eva Braun démontre la frontière ténue entre discernement et folie.**

Direct Matin, 7 Avril 2011

THÉÂTRE

FEMME D'UN MONSTRE

Comment une femme a-t-elle pu aimer Hitler au point de rester indifférente à sa politique et se suicider avec lui, le 30 avril 1945, un jour après leur mariage ? Tel est le sujet aussi captivant que perturbant qu'aborde la romancière allemande Christine Brückner dans *La banalité du mal*. Une pièce jouée et traduite pour la première fois en français, qui brosse le portrait complexe, y compris sur

scène, d'Eva Hitler-Braun. Amoureuse inconditionnelle – ils se sont rencontrés en 1929 alors qu'elle n'a que 17 ans –, fidèle bien que consciente des atrocités perpétrées par le Führer, la figure d'Eva Braun démontre la frontière ténue entre discernement et folie. • *La banalité du mal*, jusqu'au 19 mai, Manufacture des Abbesses, 7, rue Véron, Paris 18^e.



© DR

Un Fauteuil pour l'Orchestre

Par Camille Hazard

Quelques heures avant son suicide avec Hitler, Eva Braun, se repasse le film de sa vie : allégresse, angoisse, peur, joie, autant de souvenirs futiles que déstabilisants...

(...) Un peu naïve, parfois même un peu bête, arriviste, fine, clairvoyante, femme de goût intelligente, monstrueuse, complice ? Qui est Eva Braun ? Christine Brückner s'empare du concept de la banalité du mal proposé par la philosophe Hannah Arendt en 1963. Questionner la monstruosité de l'homme à travers sa banalité quotidienne. (...)

La mise en scène de Jean-Paul Sermadiras et le jeu de l'actrice sont judicieusement sobres : rien n'est appuyé, surligné, le metteur en scène a fait confiance au texte, il réussit à nous attraper, à nous mettre dans l'atmosphère étouffante du bunker. Les quelques éléments de mise en scène ont tous un sens et créent chez nous un effet de distanciation. Un orchestre qui s'accorde, annonçant un spectacle, un épais rideau rouge sang en guise de sortie, des mains invisibles qui servent, derrière ce rideau, des coupes de champagne, créant de la vie dans le bunker...

La musique également prend part au spectacle. Distillée au compte-goutte, elle intervient pour créer un espace sonore extérieur : bombardements, bruits de guerre... ou pour imaginer les réminiscences d'Eva Braun : Valse de Strauss pour bals luxueux révolus. Femme du monde qui se livre sans vergogne, elle ne cesse de répéter « *Peut-être qu'un miracle aura lieu...* » (...)

Enfin, pris dans un va et vient (comme si nous subissions un zoom et un de-zoom) décontençant, **nous sommes tenus par une bonne mise en scène : Nous écoutons tantôt les souvenirs attendrissants d'une femme sur le point de se suicider et nous pourrions presque nous identifier avec ses souvenirs d'amours, de blessures, de famille... puis, comme dans un hoquet, nous sommes réveillés par un mot, un son, nous prenons alors effroyablement conscience de la banalité du mal.**

Un questionnement, une remise en question de l'Homme, un devoir de mémoire qu'il faut entretenir...

Un Fauteuil pour l'Orchestre, 31 mars 2011



TT Par Jennifer Moret

La lumière se fait sur une scène parée de rouge : un tapis dégoulinant le long de la scène, un fauteuil doré style Louis XV (ou que nous supposons être de cette époque) et en fond, un rideau. On découvre Eva Braun, la femme d'Adolf Hitler, devant un micro, chantant en allemand... Le récit commence. Quel récit, direz-vous ? Celui de ce dictateur pointé du doigt par l'histoire pour ses atrocités ? Non ! Il s'agit bien du récit de **la vie d'Eva Braun, de cette femme qui épouse son "Führer" le 30 avril 1945, de cette femme qui a le malheur d'aimer de l'homme le plus détesté au monde.** A travers ce monologue d'une petite heure, la comédienne (...) conte, **toujours sur le fil de l'émotion et dans un chuchotement, son amour pour cet homme, ses joies, ses peines, ses tentatives de suicide mais aussi sa vision de la guerre.** Une vision quelque peu différente de celle que nous connaissons.
(...) Un portrait de femme très émouvant.

Théatrotheque, mis à jour le 5 Avril 2011



Par Philippe Delhumeau

Eva Braun, le destin tragique d'une femme dans « l'Herr » du Führer.

(...) **La mise en scène assurée par Jean-Paul Sermaridas pose la question sur la nature humaine. Comment l'infiniment bon peut-il se compromettre avec l'infiniment mauvais ?**

La conceptualisation de *La Banalité du Mal* expose sous la forme d'un documentaire tragique et intime, l'histoire de ce couple tristement célèbre. L'inconscience de l'horreur surgit quand la lumière blafarde rigidifie Eva Braun sous une blancheur cadavérique. La question de la mort, du suicide s'étale avec discrétion en opposition au génocide anéantissant un peuple et une partie du monde. Connaissait-elle vraiment mein führer, l'icône vilipendée par le monde entier ?

Sans prendre part à l'action, le public fédère conscience et émotions à l'écoute du récit. La lumière s'intensifie en encerclant Eva dans les feux de l'amour. A la barbarie, l'amour suspend ses stigmates à une corde à noeud glissant. Elle, représentant l'archétype de la race arienne, aime éperdument cet homme dont la laideur physique n'a d'égale que la répugnance qui se dégage de son diktat.

Jean-Paul Sermaridas parvient à captiver un public intéressé par le destin d'Eva Braun attaché à celui de son funeste mari. L'insouciance de la jeune femme fragilise sensiblement ses états d'âme jusqu'à accepter de suivre mein führer, le 30 avril 1945, dans un suicide partagé comme l'amour. Les modalités ne sont pas encore définies, cyanure ou arme à feu. **La Banalité du Mal, une heure palpitante** à démystifier finalement l'existence d'Eva Braun et riche d'intérêt car cette pièce, jouée pour la première fois en France, réveille des consciences évanouies et enlisées dans l'oubli. **Une brillante réalisation** mise en valeur par l'interprétation. A croire qu'elles parcoururent ensemble un bout de chemin en se confiant l'une à l'autre. **Eva Braun et mein führer, le mariage de La Belle et la Bête.**

Kourandart, le 6 Avril 2011